

Raphaël MISÈRE-KOUKA

Doctorant

miserekouka@gmail.com

Les Mureaux, ce 28 décembre 2022

Au

Professeur Pierre HALEN,

Cher Directeur de Thèse

Objet /: Lettre après lecture du
tapuscrit *Bibliographie gabonaise*

Professeur,

Cher Directeur,

Puissiez-vous agréer mes égards dus à votre autorité académique, en vous souhaitant d'excellentes Fêtes de fin d'année. D'ores et déjà, voudriez-vous recevoir Mes Vœux Les Meilleurs pour l'Année 2023 qui pointe à l'horizon. Qu'elle vous procure Santé, Bonheur et Longévité, et qu'il en soit ainsi à l'égard de votre entourage immédiat.

Professeur, je vous prie de bien vouloir m'excuser du retard pris dans ma lecture de l'ouvrage collectif **Bibliographie gabonaise** à paraître sous peu, qui vient mettre à l'honneur le Gabon littéraire, notre patrie commune. Je vous remercie pour votre marque de confiance à mon égard, en me soumettant ce projet dans sa phase terminale.

Cet ouvrage revêt un caractère fondamental dont les multiples références se rapportent à la production littéraire qui jusque-là échappe aux potentiels chercheurs dans ledit domaine.

Vous constaterez que mes interventions dans cette collaboration semblent très modestes et n'ont pas la prétention d'être irréfutables. Celles-ci sont rendues en vert citron pour les différencier du texte initial. Elles sont un apport aléatoire susceptible d'être conservé ou non, et ne peuvent constituer en aucun cas une vérité dogmatique, le maître d'œuvre que vous êtes, ayant ultime pouvoir de décision.

A la page 16, dans l'Introduction générale, certaines déductions me paraissent peu plausibles sur l'état des lieux des lettres gabonaises. Je ne pense pas que leur anonymat puisse notamment provenir des facteurs géographiques, en référence à la superficie du territoire (267.000 km²) et démographiques (2,3

millions d'habitants). En effet, le cas du Congo-Brazzaville (342 000 km², 5 400 000 habitants), cité à la page 22 constitue une illustration contradictoire.

Aussi j'ose croire que l'orature ne représente pas une faiblesse en soi dans le rayonnement de la littérature gabonaise. A mon humble avis, en tant que diversification de sources traditionnelles interethniques, celle-ci exprime une inspiration caractéristique commune et définitionnelle d'une littérature nationale en provenance du Gabon.

D'ailleurs à propos, j'ai, à maintes reprises, dans des articles, conférences et émissions (qu'elles soient radiophoniques ou télévisuelles), défendu mordicus, cette orature que j'appelle « littérature orale écrite », en tant que principe basique des lettres gabonaises, se rapportant à la première génération des écrivains gabonais. En outre, cette tendance de dire les légendes, fables, contes, proverbes et devinettes de son pays, dans laquelle ont excellé d'abord les prêtres catholiques, à l'image du père Henri Trilles, Mgr Jean-Jérôme Adam et l'abbé André Raponda-Walker, privilégiant l'orature, a fait de cette dernière un corollaire de cette « littérature du silence », expression bigmanienne (cf. Abourhouet Bigmann). Une littérature décriée par ses théoriciens tant locaux qu'étrangers pour n'avoir pas saisi des opportunités historiques, à l'exemple des événements fratricides survenus en 1962 à la suite d'un match de football, nommés « guerre du Congo-Gabon » par extrapolation ; du coup d'état de 1964 contre le régime du président Léon Mba ; de l'expulsion des béninois du Gabon intervenue en 1978, suite au coup d'Etat manqué à Cotonou en 1977, initié par des mercenaires, et provoquant la querelle des présidents Mathieu Kérékou et Omar Bongo ; du conflit Gabon-Cameroun né à l'occasion d'un match de foot en 1981 ayant entraîné le rapatriement des camerounais ; de l'exécution au bord de mer de l'opposant politique, le capitaine Alexandre Mandja en 1985, etc. C'est à juste titre que je soulève ladite problématique dans mon « Encyclopédie de la littérature gabonaise »¹ à paraître. Toutefois, depuis les années 1990, l'univers littéraire se défait de sa frilosité, grâce à la publication des œuvres romanesques à l'image de *La Fin du mythe* (1990) de Junior Otembé, *Les Matitis* (1992) de Hubert Freddy Ndong Mbeng, *La Courbe du soleil* (1993) de Maurice Okoumba-Nkoghé... en tant qu'ouvrages de dénonciation sociopolitique, en réparation à

¹ Misère-Kouka, Raphaël : *Encyclopédie de la littérature gabonaise*, tome 1 et 2, préfaces de Robert Favre et Pierre Monsard, 1.850 pages, inédit.

cet état de « catalepsie » qu'évoque Magloire Abourhouet Bigmann dans la revue Notre Librairie N° 105 d'avril-juin 1991. Aussi, fallait-il attendre la présente génération des écrivains gabonais, romanciers et poètes, qui osent hurler avec le loup, en confectionnant des textes pamphlétaires pour stigmatiser les conditions existentielles de leur peuple, à la manière des écrivains congolais leurs voisins (Sony Labou Tansi, Maxime Ndebeka, Sylvain Mbemba, Henri Lopès ou Jean-Baptiste Tati-Loutard, que j'ai plus ou moins côtoyés et dont les trois premiers ont retouché mes premiers jets).

Je me sens souvent outré lorsqu'une certaine critique, notamment gabonaise, semble complexée devant le rayonnement des lettres congolaises tenues hier par les Félix Tchicaya U Tam'si, Sony Labou Tansi, Emmanuel Boundzeki Dongala, et aujourd'hui par les Alain Mabanckou, cités par Claire Ducournau. A ce sujet, je m'interroge pour savoir quels sont les critères sur lesquels se basent les africanistes de France et d'ailleurs, français et non français, pour la classification de tel ou tel écrivain, faisant partie du gotha des meilleurs écrivains congolais ou gabonais dans le cas précis. Qu'est-ce qui les autorise à déduire que les noms que citent ces tribunes occidentales représentent les meilleurs écrivains africains par rapport à ceux évoluant en terre africaine ou n'ayant jamais publié en France ou en Europe ? Je pense qu'il faudrait parler des éminences littéraires africaines exclusivement diasporiques, sans pour autant s'arroger le pouvoir de passer exclusivement pour les meilleurs du continent. J'estime que dorénavant l'Afrique doit se créer des tribunes et critères spécifiques pour sortir de cette hégémonie paternaliste qui juge des objets d'art et notamment des livres nés sur le continent. Car je doute fort que Mabanckou soit le meilleur écrivain congolais à comparer à ceux restés au Congo et produisant uniquement au Congo. Comme je l'ai souvent soutenu que Sony Labou Tansi est et demeure une création occidentale, si l'on se tient purement à la rigueur, mieux à la valeur stylistique de ses textes. Heureusement que des théoriciens comme le professeur Georges Ngal ont eu cette ingéniosité de parler de la « tropicalisation » de la langue française, nous faisant penser à cette « indigénisation » ou « yoroubanisation » de l'anglais par Wole Soyinka, selon le critique nigérian Niyi Osundare. Toute œuvre bénéficie d'une critique tant objective que subjective. Le comble est que seul l'Occident dicte les règles de conduite à suivre, des critères d'analyse voire de sélection pour tel ou tel prix. Ce n'est pas du tout vrai que tout livre édité par Le Seuil, Flammarion, Gallimard,

Grasset ou Fayard, soit qualitativement au-dessus de ceux publiés à compte d'auteur dans une maison française de banlieue ou encore par un éditeur ou un imprimeur africain du quartier populaire. Autant il est temps d'ôter le caractère bourgeois au livre, inaccessible à toutes bourses, autant il est temps que des éditions africaines naissent dans un rigorisme escompté et que des prix littéraires proviennent du Sud, qui feront écho en Europe.

En outre, il y a un autre facteur qui a joué en défaveur de la littérature gabonaise : le manque d'institution politico-culturelle. Il a fallu attendre 1987, soit 27 ans après l'accession du pays à l'indépendance pour que soit créée l'Union des écrivains gabonais (UDEG), par la pression des voisins. En 1983, j'ai été le convoyeur de la lettre émanant du poète congolais de Brazzaville, Léopold Pindy-Mamonson, président de l'Union nationale des écrivains congolais (UNEAC), et en 1986, en tant que président de l'Union des Ecrivains d'Afrique Centrale (regroupant le Congo, le Zaïre, le Tchad, la Centrafrique, le Cameroun), il m'en confia une autre. Dans ces lettres, il sollicitait l'entrée en scène des lettres gabonaises par la création d'une Union d'écrivains, afin de marquer autant leur existence que leur présence hors du Gabon. Si la littérature congolaise de Brazzaville s'est démarquée très tôt de l'anonymat, cela est dû à cette société des écrivains, membre de la grande famille culturelle (Union nationale des écrivains et artistes du Congo – UNEAC -), née au lendemain de la Révolution des Trois glorieuses journées du 13, 14 et 15 août 1963. Comme dans toute nation d'obédience progressiste, c'est-à-dire, socialiste ou communiste, les arts dans leur diversité et richesse, la littérature, la musique, le cinéma... représentent une arme efficiente de lutte contre le sous-développement, prônant une conscience collective pour la libération tant politique qu'économique. C'est dans cette ambiance révolutionnaire que se sont confirmés les écrivains Sylvain Mbemba, Henri Lopès, Tati-Loutard, Tchicaya U Tam'si, suivis par la nouvelle génération des Sony, Dongala, etc. Le parti politique a inculqué dans les écrivains une conscience planétaire, les faisant voyager dans d'autres pays progressistes. Ici les écrivains congolais eurent à rencontrer des écrivains algériens, russes, cubains, polonais, roumains, chinois, allemands de l'Est, etc. Comme le Ministère de la Culture et des Arts sous Tati-Loutard avait créé une structure en son sein pour aider quelques écrivains en herbe à la publication de leurs premiers jets., il en fut de même à l'endroit des musiciens, des artistes. Dès lors, l'écrivain, en tant que reflet de notre société lancée dans la littérature engagée au sens

politique du terme, s'est fait laudateur de la révolution et peintre de la vie de son peuple.

C'est à ce moment-là que les lettres congolaises ont rivalisé avec les lettres camerounaises représentées par les Mongo Beti, Francis Bebey, Calixthe Beyala en France. Des lettres influencées par la situation sociopolitique du pays avec l'exécution par la France coloniale du héros indépendantiste Ruben Um Nyobé en 1958, fondateur de l'Union des peuples du Cameroun (UPC). Si la France n'a jamais reconnu cette guerre larvée qui a fait des milliers de victimes, les écrivains camerounais ont trempé leurs plumes dans cette résilience et cette tragédie pour bâtir leur conscience nationale.

Cette affirmation des lettres congolaises s'est aussi faite auprès des lettres sénégalaises dans Paris dans l'obtention compétitive des prix littéraires. En effet, il faut reconnaître que l'envol des lettres sénégalaises est dû à la personne de Léopold Sédar Senghor en tant que président de la république et homme de lettres confirmé (avec qui j'ai entretenu des relations épistolaires dans l'ultime décennie de sa vie), secondé par des noms inoubliables de la première heure, tels que Lamine Diakhaté, Ousmane Sembène, Abdoulaye Sadjji, Birago Diop ou David Diop Mandesi, mais aussi par l'arrivée en masse des Haïtiens comme citoyens sénégalais pour échapper aux différents séismes qui frappent l'île d'Haïti. D'autres entretiennent avec la terre sénégalaise des relations plus qu'intimes voire mystiques avec celle-ci. C'est le cas de Roger Dorsinville. Cependant, le Sénégal littéraire, c'est aussi Dakar, élu capitale du premier « Festival mondial des Arts nègres » en 1966 sous le patronage du président Léopold Sédar Senghor.

Pour revenir au sujet principal de votre **Bibliographie gabonaise**, soulignons que celle-ci fait référence à une littérature touffue de symbolisme, qui excelle dans la métaphysique, dans l'initiation magico-fétichiste, bref dans les rites *ndjobi*, *ndjembè*, *bwiti*, *mwiri*, etc. Et cette thématique ancrée dans le sacré ou l'ésotérisme n'enlève rien à cette littérature, face à son éveil tardif sur la thématique sociopolitique du moment. Bien au contraire, les lettres gabonaises sont inspirées par des sujets métaphysiques, à l'image du vampirisme dans les lettres allemandes au 18^{ème} siècle avec Heinrich Augustin von Ossenfelder et Johann Wolfgang von Goethe, dans les lettres anglaises au 19^{ème} siècle avec John Stagg, Mary Shelley et Lord Byron.

Il est vrai que le « retard » pris par les lettres gabonaises peut être imputé au statut colonial du Gabon, Brazzaville étant, à l'époque aérienne, tant capitale sociopolitique que socio-littéraire, la revue culturelle *Liaison* publiant les écrivains et penseurs tout azimut, ayant comme siège Brazzaville, et pour avoir révélé des pionniers, à l'instar de Rémy Ayouné, Philippe Tsira Ndong Ndoutoume, Moïse-Oriand Nkoghé-Mvé, Jean-Baptiste Abessolo, Damas Aléka, l'abbé André Raponda-Walker, etc. D'ailleurs, j'ai toujours classé ce dernier, né en 1871, comme étant le « patriarche des littératures d'Afrique centrale » (au même titre que l'abbé Boilat au Sénégal), pour avoir publié en 1910 *Au pays des Ishogo : simple récit de voyage* dans la revue « *Messenger du Saint-Esprit* » en Belgique, et en 1953 aux éditions Présence africaine à Paris *Contes Gabonais*, alors que Jean Malonga, premier écrivain congolais, publie le roman *Cœur d'Aryenne* la même année aux mêmes éditions.

Il est aussi vrai que les lettres congolaises de Brazzaville sont écrites à l'encre rouge pour avoir connu une histoire truffée de coups d'État meurtriers à répétition faisant une longue série de victimes. C'est dire qu'elles sont le reflet de la communauté congolaise ou universelle issues d'un certain socioréalisme, bien que parfois récit fictionnel. Un bref regard sur la titrologie vient répondre à la conception idéologique dans laquelle s'est lancée la politique de ce pays voué au socialisme et au marxisme-léninisme : *Un poème dans la poche, un fusil dans la main* (1973) d'E. B. Dongala ; *L'homme aux pataugas* (1980) de Jean-Pierre-Makouta-Mboukou ; *L'Antépeuple* (1983) ou *Les yeux du volcan* (1988) de Sony Labou Tansi, etc.

C'est pour toutes ces raisons que, originaire du Congo-Brazzaville, membre de l'UNEAC et de l'UDEG (ancien délégué général, puis secrétaire général provisoire, membre du Comité permanent d'orientation de ladite association) et membre de la Société des poètes français (SPF), j'émis la suggestion en 2008 d'aller à la conquête de Paris, pour en faire « la capitale de la littérature gabonaise », au même titre que la congolaise, la camerounaise et la sénégalaise ; en y organisant un forum du livre animé par une petite délégation composée d'écrivains, de critiques et de journalistes en provenance de Libreville. Cependant, victime d'un certain ostracisme, je remis ma démission au directoire de l'UDEG. C'est dans la même période que je fis la proposition à M. Denis Pryen et Mme Armelle Riché des éditions L'Harmattan, lors du « salon de livres » à Libreville, de procéder à la création des succursales Harmattan en Afrique subsaharienne, puisque nous

étions un comité de lecture parallèle, basé en Afrique et proposant les œuvres des écrivains du Sud. Je le fis d'ailleurs pour Pierre Odounga Pépé (*Voix du silence*, 2003), Janvier Nguéma Mboumba (*D'ombres et de silences et Les pleurs de la liberté* suivi de *Dzibe*, 2004) et Lié-Luc MOUNGUENGUI-NYONDA (*Le sein d'Adomi*, 2007).

Monsieur le Directeur, Cher Professeur,

la littérature gabonaise quoique mineure, aux yeux des africanistes étrangers et de la critique locale, ne manque pas d'œuvres majeures, pourvu que les critères de jugement s'altèrent, sans être ni complaisants, ni souffrir de ce complexe d'infériorisation que je nomme personnellement la « gabonite ». Une maladie qui sévit au sein de l'élite gabonaise, synonyme d'un auto-nihilisme. Les lettres gabonaises méritent un certain Tchicaya U Tam'si, qui savait pousser des coups de gueule, militant pour la cause nationale, lorsque des fines bouches se plaisent à les malmener, parce que n'ayant pas droit de cité dans leurs loges.

Tout en vous souhaitant une excellente lecture, je vous prie, Monsieur le Directeur, Cher Professeur, de bien vouloir agréer l'expression de ma Profonde gratitude et de Mes Sentiments les mieux choisis !

Raphaël MISÈRE-KOUKA

Doctorant



P.S. : Je n'ai fait que survoler la liste bibliographique. J'y reviendrai si nécessaire. Je joins à cette lettre mon *Encyclopédie de la Littérature gabonaise* à faire paraître prochainement après soutenance de la thèse ? C'est l'Etat des lieux de cette littérature allant surtout des années 1950 à celles de 2010.